

La maison Worth 1858-1954 - Naissance de la haute couture

Conférence du 24 juin 2019 par Chantal Trubert Tollu, arrière-arrière petite-fille du couturier et Fabrice Olivieri, parfumeur.

« Partager ce que la famille connaît », c'est à la fois le souhait et la recherche de l'arrière-arrière-petite-fille du fondateur de la maison Worth, Charles-Frédéric. Jean-Philippe Worth, son fils, a écrit des mémoires pour la famille, sans les publier, dans lesquelles Chantal Trubert Tollu y recueille, de la documentation, de multiples informations et des anecdotes.

La famille Worth habitait Suresnes. Charles-Frédéric Worth, se rendait à Saint-Cloud où le couple impérial Eugénie-Napoléon III était installé. La naissance et le développement de cette maison devra beaucoup à l'impératrice Eugénie.

Charles-Frédéric est illustre et recherché par les cours princières. Il va régner sur son époque. Emile Zola dans son roman « La curée » (saga des Rougon-Macquart) en fait mention.

La maison Worth, c'est l'histoire d'une dynastie qui doit tout à son visionnaire de fondateur Charles-Frédéric.

L'apprentissage et les premières années de Charles-Frédéric

Il naît en 1825, à Bourne dans le Lincolnshire au sud de l'Ecosse il appartient à la gentry, son père est avocat. Son destin est marqué par l'abandon de son père qui délaisse sa femme et ses 5 enfants.

A 11 ans, Charles-Frédéric, obligé de travailler, trouve un emploi dans une imprimerie locale ; puis à 12 ans, il part pour Londres, où il va travailler jusqu'à l'âge de 20 ans. Là, il entre successivement dans 2 grands magasins londoniens, Swan & Edgar, puis Lewis. Ce sont des années d'apprentissage et de formation il apprend tout, les matières, les soieries, les tissus jusqu'à la confection. Il apprend aussi la hiérarchie et gravit tous les échelons.

Charles-Frédéric est également déjà très intéressé dès cette époque par la peinture, il fréquente les musées, la National Gallery, où il nourrit son inspiration. Il contemple peintures, portraits, costume. Plus tard, Il reproduira l'imprimé d'une robe d'un portrait d'Elisabeth I.

Il part pour la France, en 1846, pour Paris, déjà capitale de la mode, où il s'installe. Il a 21 ans, une valise, une Bible et ne parle pas le Français !

Il entre à « A la Ville de Paris », grand magasin créé en 1841, puis à la maison Gagelin. Cette maison, qui avait les plus beaux tissus, les plus beaux cachemires, travaillait déjà pour l'impératrice Eugénie.

Trois femmes vont jouer un rôle dans sa vie, trois muses pour lesquelles il va développer son art.

Marie-Augustine Vernet, son épouse et première muse, qui le secondera toute sa vie. Il est l'artiste, elle est l'organisatrice, la maîtresse en affaires. Jean-Philippe écrira : Il n'est pas possible de ne pas évoquer ma mère quand on aborde le sujet de la maison Worth. Au-début, elle fut l'inspiratrice de mon père et à la fin la célébrité de la boutique ».

Le couple a 2 enfants Jean-Philippe et Gaston. (A noter que Jean-Philippe est l'arrière-grand-père de notre conférencière).

Création de la maison Worth

Charles-Frédéric, qui a besoin de liberté, quitte Gagelin et crée sa propre maison de couture : Worth & Bobergh (W & B) en 1858. C'est lui qui crée le principe de la maison de couture. Il est associé à Otto Gustave Bobergh, Suédois, bohème, passionné de peinture, et fortuné.

La maison Worth & Bobergh s'installe au 7, rue de la Paix, au 1^{er} étage. A l'époque, on a des salons de couture mais pas de boutiques en rez-de-chaussée. La rue de la Paix, c'est déjà le monde du luxe, il y a entre autres Guerlain, Mellerio, Cartier, La maison Worth démarre lentement, mais grâce au sens du marketing de sa femme, qui a de l'intuition et lance le 1^{er} pressbook, il va rencontrer et habiller sa seconde muse, la princesse Pauline de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche.

Cette dernière va le conduire à sa troisième muse, l'impératrice Eugénie. Celle-ci a bien sûr déjà des couturiers, mais elle va faire appel à lui pour des robes d'exception, des robes de représentation en France et à l'étranger, et des robes de bal. Worth montre le plus beau. C'est l'image de la France mêlant les armes impériales et la griffe W & B.



*L'étonnant costume L'Esprit de l'électricité, doré et équipé de batteries, créé pour Alice Vanderbilt. Collection Museum of the city of New York
©2011 David Arky*



Charles Frederick Worth fer recréer le manteau décoré d'yeux et d'oreilles de la reine Élisabeth Ire, peint sur le Rainbow Portrait de George Peter Alexander. Fine Art Images/Heritage Images/Getty Images

Il est reçu par le couple impérial chaque fois que c'est nécessaire. Habiller Eugénie lui confère un statut spécial, non formel. Il est proche de Napoléon III qui n'hésite pas à avoir recours à son influence. Leurs enfants jouent ensemble à Saint-Cloud.

Ce sont ces 3 femmes qui lui ouvrent toutes les portes. Worth en effet habillait les dames de compagnie, les amies, d'Eugénie et de Pauline Metternich. Sa femme qui portait ses robes était son « mannequin vivant ».

On se presse dans l'atelier de la rue de la Paix, les soirs des événements mondains, pour les dernières retouches effectuées par Charles-Frédéric lui-même.

Avec Charles-Frédéric, la robe à crinoline va disparaître et être remplacée par la robe « à tournure ».

La maison Worth, sur plusieurs générations, va habiller les cours royales et impériales d'Europe et au-delà jusqu'au Japon. Parmi les plus connues, outre la cour impériale du second empire, citons Elisabeth d'Autriche, Sissi dont il fit la robe de couronnement, Marie-Henriette, reine des Belges, plusieurs reines d'Espagne, la Cour de Russie dont 3 tsarines et leurs suites, ou encore Isabelle d'Orléans-Bragance (sa robe de mariée lors de son mariage avec le comte de Paris).

Ce sont de très belles robes, élégantes, faites pour des occasions spéciales, incrustées de pierre précieuses, d'or de diamants et toujours remarquées.

La Maison Worth va compter jusqu'à 1 200 employés et comporter plusieurs ateliers.

En 1870, une étape est franchie avec le départ de Bobergh dont le contrat se terminait. Pensant que les fastes ont pris fin avec la chute de l'empire, il repart en Suède. Worth & Bobergh devient « la maison Worth ».

Malgré la disparition du couple impérial, la vie parisienne reprend vers 1880, avec ses bals et ses soirées. La notoriété de la Maison Worth est indemne ; elle s'étend jusqu'au Chili, l'Australie, le Japon. Les riches Américaines sont clientes.

La Maison Worth va durer un siècle. Sa méthode de travail existe toujours.

C'est elle qui crée les premiers défilés de couture. Elle utilise des sosies comme modèles pour sa clientèle internationale. Tout est répertorié, consigné en fiches, de même que les codes, l'étiquette, les us et coutumes des familles régnautes.



L'impératrice d'Autriche habillée par Worth.

Portrait par Winterhalter, 1865.

Charles-Frédéric sera le premier homme auquel on donne le nom de couturier, on disait « couturière » à l'époque. Il n'habillait que les personnes qu'on lui recommandait, c'était en effet scandaleux de voir des hommes dans des salons d'essayage. Il comprenait très vite la silhouette, et les souhaits de ses clientes. En 2 fois, les essayages étaient faits. Il fut le premier à mettre des patrons dans les journaux.

C'est une personnalité, un précurseur, il a un destin hors du commun, 40 ans de création et de journées bien remplies. Il veut faire passer le message du « beau ». Il meurt en 1895.

Les générations suivantes

Ses 2 fils, Jean-Philippe et Gaston qui travaillaient déjà dans la maison, lui succèdent, fonctionnant, comme leur père et leur mère, en binôme créateur-financier. La maison Worth fonctionnera toujours ainsi, en binômes.

Pendant la 1ère guerre mondiale, la maison de couture est transformée en hôpital.

L'aventure continue ensuite ; la maison Worth se rapproche de Cartier ; les pierres les perles, étaient en effet cousues dans les robes. La fille de Jean-Philippe épouse Louis Cartier. Des boutiques sont ouvertes à Cannes, à Biarritz, et d'autres villes. Les parfums sont introduits, Lalique fait de nombreux flacons.



« Au polo.
Robe d'après-midi de Worth. »
La Gazette du Bon Ton, 1913.

Puis, les fils de Jean-Philippe, Jean-Charles (le créateur) et Jacques (le manager) reprennent la maison de couture.

Roger, l'administrateur et Maurice, le créateur, les arrière-petits-fils de Charles-Frédéric sont la dernière génération. C'est l'après-guerre.

La II^{ème} guerre mondiale, le manque de successeur, les dissensions sur l'avenir de la maison, les parts rachetées par certains, vont conduire au déclin.

D'autres couturiers, comme Balmain, Dior, apparaissent. En 1952, c'est le dernier défilé. La société est rachetée en 1952 par Paquin qui disparaîtra à son tour en 1956.

La maison Worth est toujours célèbre. Charles-Frédéric est le père de la haute-couture. C'est un précurseur qui a le sens de la beauté, un artiste qui a fait la fierté de la France et de Paris, la capitale de la haute-couture.

Ses émules, de nos jours, sont Galliano, Lacroix. Ce dernier a préfacé le livre consacré à la maison Worth.

A noter, que Gaston, le fils de Charles-Frédéric, a fait démolir la maison initiale rue Worth à Suresnes, et fait construire le manoir anglo-normand toujours existant, qui se situe à l'entrée de l'hôpital Foch, et qu'on aperçoit de la ligne de train à l'arrêt Suresnes-Mont-Valérien.

De la maison initiale, il ne reste que le porche (ci-dessous) avec l'emblème de Worth, l'escargot, celui qui va à son rythme en portant sa maison sur son dos.



Source des photos :Wikipedia

«La Maison Worth, 1858-1954», de Chantal Trubert-Tollu, Françoise Tétart-Vittu, Jean-Marie Martin-Hattemberg et Fabrice Olivieri, (Éditions La Bibliothèque des Arts).



Compte-rendu : M. Chossonnery